

Thierry Piras

Acheminement à l'acte du penser

"À en perdre du Tu et du Je"



Février 2017

Thierry Piras - Psychanalyste

Article publié dans le cadre du Cercle En-Passe analytique-L'École.

www.enpasseanalytique.com

La notion de limite(1) pourrait être définie comme ce vers quoi tendent, sans jamais l'atteindre, certains rapports de quantités variables. Dans le champ de l'examen du Je et du Tu, le concept de limite représente-t-il une pertinence pour aider à cerner ce qui se joue dans les rapports à la mêmeté et à l'altérité? Il semble possible d'identifier des quantités variables dans la nature même de ce que seraient le Je et le Tu (2). La première des quantités identifiables se marquerait par le réel de cet existant qu'est le fait de langage. Variables, car le Je tout comme le Tu sont des faits de représentations et pourraient donc être envisagées comme des variables sujettes à déterminations multiples. Il n'existe pas un Je tout seul comme un Tu, lui aussi isolé et indépendant. Ces deux quantités ne sont que le reflet, d'un positionnement d'un parlant. Il convient de pouvoir déterminer ce qui justement est marqué dans ces vocables qui empruntent aux pronoms personnels. Le Tu ne présente de justification à l'existence que pour un Je, qui s'extrayant de sa seule identification en vient à considérer l'autre. Le Tu n'existe que pour le Je, tout comme le Je fait exister au seul Je. Le Je en dit de lui-même ou de ce qui pourrait en être dit de lui. Mais il fait aussi par cette expression l'existant d'un autre que lui. Si le Tu n'existe que pour lui, il le nomme toutefois dans un rapport au monde, dans un existant de l'altérité. Cette ouverture à l'autre que soi, fait le Tu. Qui avant de dire l'autre, marque la non unicité du Je. Le Tu existe par ce que le Je fait exister à l'altérité. Non pas à la seule différence, ni opposition, mais au réel de quantités, et qui plus est, variables. La notion de limite au Tu ne pourrait-elle pas alors se nommer Je? Je tend vers Tu, dans une conception à l'altérité qui marque en fait le réel du langage. Si le Je contribue à faire le Tu, pour marquer son positionnement comme être au monde, le Tu avant d'être autre, est même au sens de l'unicité de l'existant. D'une unicité qui ne peut se concevoir d'ailleurs que dans le multiple et la diversité, comme semblant au même. Le Je n'est pas la limite au Tu, tout comme le Tu ne fait pas limite au Je. C'est encore le langage qui semble faire limite à lui-même. Dire Je et/ou Tu c'est parler, c'est-à-dire s'ouvrir au monde. Communiquer fait exister tant l'un que l'autre, en ce sens que l'acte de pensée, exprimée en mot fait sens à l'existant de l'être au monde. La quantité de parlant et d'existant font de l'individu un réel du rapport. La contingence d'une multiplicité, qui place le un dans une série, appelle l'existant du langage. Le mot fait l'un puisqu'il nomme et fait l'autre. Du un naît le deux, et l'ensemble des rapports et fonctions qu'ils peuvent entretenir. Si l'un tend vers l'autre dans une limite, ce serait en quelque sorte celle du semblant. L'existence de deux individus semble non contestable, au regard d'une observation sensible. Toutefois, la nomination du Je et du Tu, qui fait sens à une abstraction dépasse le seul réel de la chose vue, celle des deux

individus, pour un réel du sens, celui de la représentation. La limite du Tu n'est pas le Je, contrairement à ce que l'on pourrait penser, mais bien la représentation même du Tu. Or cette représentation n'est que de l'ordre du Je. Seul le Je fait le Tu. Parler du Tu appartient à la dimension d'une altérité qui ne peut exister que pour le Je. Ainsi, le Tu n'est que le produit des représentations d'un individu qui pense, donc qui parle, qui manifeste ainsi le réel au monde. En ce qui concerne l'autre que lui, il n'est en fait qu'un autre Je. Et c'est l'individu précédent de notre propos qui devient à son tour un Tu. Je, pour lui-même, Tu pour un autre qui est fait existant dans l'altérité. Certes l'observation des sens nous mettrait en présence de plusieurs individus, mais seul le langage fait existence aux concepts de Je et de Tu.

Posant les bases d'une méthodologie analytique, l'étude du Je ou du Tu en revient à confronter l'objet de la représentation à la nature de ce qu'elle représente comme signifiant au parlant. L'altérité ne semblerait exister que par le seul jeu tutélaire d'un retournement du Je sur sa dimension d'être au monde. À se regarder comme Je, même dans le plus vaste délire narcissique, l'individu ne fait qu'en être de l'autre, de cette altérité en semblant d'une mêmeté toute puissante. Et pourquoi ne pas prendre en compte le patient soumis à un tel conflit psychique qu'il ne doive sa sensation, son salut qu'à une exclusion réelle ou fantasmée du monde. Il s'isole, rejette le monde dans des affres de paranoïa parfois, mais il en fait toujours et même plus exister le monde et la somme de tous les autres. Il se construit dans le délabrement d'une identité psychique toujours en trace de faire exister un autre responsable de ses troubles. Que serait-il sans l'autre, non seulement objet de son désir et désir même de l'objet désir? Un porteur de névrose, au mieux, mais à n'en pas douter un fait de langage. Celui ou celle qui peut se nommer ou non dans ce qu'il ressent et/ou ce qu'il en serait de cette dimension à l'être. La limite ne pourrait-elle pas se confondre avec le moment où l'individu, faute d'en savoir sur lui, en viendrait à en être de ce savoir de lui? La démarche psychanalytique comme exploration du hors limite au dit et à l'inaccessible fait sens aux concepts du Je et du Tu. Si ces vocables sont à relire chez Martin Buber, ils sont toutefois présents dans les champs de la représentation et de la projection qui animent et minent l'économie psychique. À en perdre certainement du Tu et du Je dans ces tendances à l'obscurantisme de la responsabilisation dans les actes et faits de penser, même les plus bénins en apparence. Combien de fois tous ces Je, de ces individus en mal à être, se perdent aux confins de ces autres, de leurs Tu auxquels ils n'en finissent pas de plisser leurs doléances à la souffrance. À moins que la jouissance ne les tisse dans les méandres d'un enfermement d'un semblant identitaire.

Notre brave psychanalyste, agissant comme le soc d'une charrue d'antan, n'en finit pas d'entrouvrir le ventre putride des semblants de ses analysants. Sa langue de l'analyse en ouvre à jamais les sillons du dévoilement, le plus souvent par sa seule présence du « censé savoir ». Affublé de toutes les projections et représentations possibles de la part de l'analysant, il endosse le manteau de l'herméneutique, à la lueur d'une langue toujours prompte à taire le silence des mots. Il ne sera jamais le Tu d'un Je qui est encore loin de se connaître comme tel. Mais le merveilleux raisonnable de l'analyse, conforte le « voyageur en inconscient » comme un Tu en devenir d'un Je. À croire certainement l'hypothèse que le tutoiement du Je, puisse en faire d'une approche de la dimension de l'être.

- (1) introduite en 1735 par le mathématicien anglais Benjamin Robins
- (2) Martin Buber - Je et Tu